

PENSARE A PIEDI. MÉTAMORPHOSES DU VOYAGEUR CHEZ LEVI, PIOVENE ET SAVINIO

C'est dans sa préface à la réédition de son ouvrage *Il pensiero meridiano* que le sociologue Franco Cassano affirme la centralité de la notion de *lenteur*. À l'aube d'un troisième millénaire dont la temporalité globalisée s'est resserrée autour d'un présent sans autre perspective que lui-même¹, le rythme effréné du monde contemporain laisse entrevoir une réalité rendue méconnaissable par la rapidité de ses transformations². Pour autant, si la *lenteur* apparaît comme un possible antidote à cette accélération incontrôlable, encore faut-il la distinguer d'une résistance obstinée au principe de changement³. Faute de pouvoir se détacher complètement d'un monde dont l'hyper-vitesse le dépasse, du moins l'*homo currens* du XXI^e siècle peut-il espérer s'approprier, dans une certaine mesure, une forme de temporalité plus malléable. « Un reale progresso nasce solo dalla possibilità

¹ « La deriva liberistica del capitalismo globale e la centralità della sua forma finanziaria producono una restrizione dell'orizzonte temporale, l'assolutizzazione e la sacralizzazione del presente, unico orizzonte sicuro ed empiricamente controllabile dell'esperienza » (CASSANO, *Il pensiero meridiano*, Bari, Laterza, 2005 [1996], p. XVIII).

² « L'assolutizzazione della velocità produce una grave deformazione o mutilazione dell'esperienza, e ciò che va perduto viene spesso sostituito da qualcosa che porta ancora lo stesso nome, ma ne costituisce solo una terribile caricatura » (*ibid.*, p. XVI).

³ « Tutto ciò che non rientra nei canoni predeterminati viene assegnato ad una sorta di resistenza temporale, ad un passato che rifiuta di passare, viene etichettato come nostalgia » (*ibid.*).

Métamorphoses du voyageur chez C. Levi, G. Piovene et A. Savinio

di disporre di una molteplicità di tempi »⁴, affirme pour sa part Cassano. C'est donc à la condition de pouvoir moduler le flux temporel que l'homme doit être capable d'appréhender son environnement immédiat. À charge pour lui d'engager volontairement cette décélération afin de percevoir le réel en plusieurs dimensions, changer de mètre et de mesure dans son rapport à la réalité : prendre le temps de « *pensare a piedi* »⁵.

Liant étroitement les deux pôles du corps humain, l'expression de Franco Cassano semble renvoyer l'homme contemporain à son *status viatoris*, à sa qualité d'éternel pèlerin – encore valable, même à l'époque d'une raréfaction des *terrae incognitae*. Symbolisant la tension permanente de l'homme vers l'inconnu, assimilée au déséquilibre de la marche à pied, la formule de Cassano s'applique à l'ensemble du bassin méditerranéen mais n'en trouve pas moins une résonance dans le Sud de la péninsule italienne. Décor de nombreuses étapes des voyages mythiques d'Énée et d'Ulysse (les péripéties de son interminable retour à Ithaque auraient été directement inspirées par différents lieux situés en Italie du Sud⁶), le *Mezzogiorno* fut également la destination privilégiée des voyageurs de l'époque du Grand Tour. Un siècle plus tard, il fit l'objet d'enquêtes minutieuses portant sur ses conditions socio-économiques après son rattachement au Royaume d'Italie au terme du *Risorgimento*. Reste qu'en révélant une réalité inconcevable aux observateurs d'Italie du Nord, le sud du pays eut dès lors tendance à être presque exclusivement pensé de l'extérieur, par l'autre, créant, de l'opinion de Cassano, un malentendu dramatique puisqu'il contribua à façonner « una figura rappresentata in modo così negativo e caricaturale da non poter essere vera »⁷. D'où la nécessité, pour le sociologue, de fonder un *pensiero meridiano* destiné à rendre une autonomie conceptuelle à un territoire qui cessa rapidement d'être *pensé à pied* pour être condamné à la perception superficielle qu'implique tout raisonnement préconçu⁸.

Historiquement considérée comme une altérité radicale au sein même de la communauté nationale, l'Italie du Sud semble constituer pour

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*, p. 13.

⁶ Signalons la synthèse effectuée par Annalisa Andreoni sur le sujet : *Omero italico. Favole antiche e identità nazionale tra Vico e Cuoco*, Roma, Jouvence, 2003.

⁷ CASSANO, *Il pensiero meridiano*, cit., p. VI.

⁸ Un volume a récemment retracé le processus de cristallisation des préjugés attachés de longue date à cette région : DE FRANCESCO, *La palla al piede. Una storia del pregiudizio antimeridionale*, Milano, Feltrinelli, 2012.

cette raison le lieu idéal du voyage pris dans sa dimension d'expérience de décentrement, de redéfinition des frontières du connu et de l'inconnu⁹. À ce titre, c'est dans les récits d'auteurs d'Italie du Nord que cet aspect est susceptible d'apparaître de la façon la plus nette et la plus significative. Publiés pour une grande partie d'entre eux dans le second après-guerre, à une époque où le *Mezzogiorno* occupe de nouveau le devant de la scène politique à l'échelle nationale, des textes aussi différents que *Cristo si è fermato a Eboli* de Carlo Levi, *Partita rimandata* d'Alberto Savinio et *Viaggio in Italia* de Guido Piovene mettent en scène une même découverte du *Mezzogiorno*, prélude à une exploration passionnée de ce territoire¹⁰. Chacun de ces trois auteurs pense à sa manière le Sud à pied. Tandis qu'Alberto Savinio suit pas à pas le déroulement de la campagne des élections parlementaires de 1948 en Calabre, Guido Piovene, lui, observe la transformation rapide de l'Italie des années 1950. L'un publiera ses impressions sous forme d'articles journalistiques, l'autre réécrira les textes d'innombrables interventions radiophoniques. Pourtant, c'est bien l'œuvre de Carlo Levi, parue dès 1945, qui modifiera durablement la perception du *Mezzogiorno*. Récit de dix-huit mois de *confino* en Lucanie (l'actuelle Basilicate), terre déshéritée dominée par une culture rurale traditionnelle encore attachée aux phénomènes magiques, le *Cristo* de Carlo Levi fait directement l'expérience d'une temporalité suspendue, laquelle invite l'auteur turinois, devenu voyageur immobile, à pénétrer les différents aspects d'une réalité opaque et mystérieuse.

En conséquence, si ces trois textes illustrent l'idéal de Franco Cassano, n'est-ce pas dans la mesure où leurs auteurs respectifs dépassent le caractère fugitif du voyage pour acquérir une connaissance approfondie du Sud ? Envisagée sous cet angle, la *lenteur* peut être considérée comme le

⁹ L'idée que le voyage constitue le moment ambigu où se redessinent à la fois les frontières du connu et de l'inconnu, du voyageur comme de l'objet de son voyage, est partagée par Claudio Magris : « Qualcuno o qualcosa che sembrava vicino e ben conosciuto si rivela straniero e indecifrabile, oppure un individuo, un paesaggio, una cultura che ritenevamo diversi e alieni si mostrano affini e parenti » (*L'infinito viaggiare*, Milano, Feltrinelli, 2005, p. XIII).

¹⁰ Nous utiliserons les éditions suivantes : LEVI, *Cristo si è fermato a Eboli*, Torino, Einaudi, 1990 [1945] ; PIOVENE, *Viaggio in Italia*, Milano, Baldini Castoldi Dalai, 2007 [1957]. Initialement publiés entre mars et septembre 1948 dans différents journaux, les textes de Savinio ont quant à eux été regroupés par Vittorio Cappelli et édités ensemble dans le volume : *Partita rimandata. Diario calabrese (1948)*, Firenze, Giunti, 1996. Nous emploierons sa réédition : Soveria Mannelli, Rubbettino, 2008.

Métamorphoses du voyageur chez C. Levi, G. Piovene et A. Savinio

moyen d'échapper à la superficialité qu'implique la dimension transitoire du voyage. Elle constituerait alors la vitesse propice à la découverte. Reste que *penser à pied* nécessite un agent actif : le voyageur, dont cette expérience va bouleverser les repères. Pas seulement ceux de sa connaissance du réel, mais également ceux de son identité propre :

Il viaggio scopre non solo la precarietà del mondo, ma anche quella del viaggiatore, la labilità dell'io individuale, che comincia – come intuisce con spietata chiarezza Nietzsche – a disgregare la propria identità e la propria unità, a diventare un altro uomo, “oltre l'uomo”, secondo il significato più autentico del termine *Übermensch*, che non indica un superuomo, un individuo tradizionale più dotato degli altri, ma un nuovo stadio antropologico, oltre l'individualità classica.¹¹

Si la découverte du *Mezzogiorno* constitue de l'aveu même des différents auteurs une expérience hors du commun, on peut légitimement supposer que la transformation du sujet au contact de l'objet de son voyage y occupe un rôle prépondérant. Les textes de Levi, Piovene et Savinio apparaissent dès lors comme la radiographie du processus qui va les amener tour à tour à se détacher de leurs repères pour mieux s'approprier ceux d'un monde dont ils ignorent tout. C'est à cette seule condition qu'il leur sera permis de pouvoir se faire l'écho des aspects les plus prégnants des territoires qu'ils parcoureront. Découvrir l'autre à condition de se détacher de soi-même : c'est dans cette tension perpétuelle entre l'objet et le sujet du voyage que va se dérouler pour nos trois auteurs l'expérience du Sud.

De la superficialité faire table rase

De même que toute transformation du rapport au réel implique pour Franco Cassano une modulation de la vitesse, le renoncement à la superficialité s'impose chez nos trois auteurs comme un impératif de premier ordre, mais n'en constitue pas moins un effort réel. Ramenés à leur étrangeté par leur contact avec l'altérité du *Mezzogiorno*, ces derniers se voient contraints d'ajouter au dépaysement vis-à-vis de leur nouvel environnement un décentrement vis-à-vis d'eux-mêmes. Si penser le Sud de l'intérieur est possible, encore faut-il que le sujet accepte sa condition

¹¹ MAGRIS, *op. cit.*, p. XI.

d'élément extérieur. Les références de Levi, Piovene et Savinio à une forme de connaissance superficielle n'ont, de ce point de vue, rien d'anodin. Mentionnés dès le chapitre inaugural de *Cristo si è fermato a Eboli*, les « viaggiatori incomprensivi »¹² font figure de véritable repoussoir, de contre-modèle dont Carlo Levi n'aura de cesse de se démarquer. Sous-tendue par une forte dimension programmatique, la formule de Levi souligne l'écueil de la superficialité en même temps qu'elle pointe une faiblesse intime du voyageur, qui traverse les lieux sans jamais y laisser la moindre trace¹³. En ce sens, l'auteur turinois mesure le risque de « laisser échapper le complexe, de se cantonner au superficiel »¹⁴, illustré par une certaine tradition littéraire remontant au Grand Tour et accentué par l'essor du tourisme au XX^e siècle. Une prise de conscience partagée par Guido Piovene :

Se potessimo essere osservatori estranei, diremmo che in Sicilia il mutamento di strutture diventa anche spettacolo, ricco di accenti drammatici ed anche comici. [...] Si vorrebbe essere venuti quaggiù come uno straniero, un viaggiatore distaccato, per vedere solo nella Sicilia una delle più belle terre del mondo.¹⁵

Si elle affirme la responsabilité du sujet dans le choix d'une connaissance superficielle ou complexe, la réflexion de Piovene suggère dans le même temps le rôle prépondérant joué par l'objet même de cette connaissance. Par son indéniable pouvoir de fascination, l'altérité (horizon de chaque expérience de voyage) se trouve investie d'une dimension artificielle qui menace d'enfermer encore davantage le voyageur dans la superficialité. En ce sens, le terme de *spectacle* utilisé par Piovene témoigne de la dramatisation d'un hiatus qui pèse tout particulièrement sur ces auteurs du Nord dont la connaissance du Sud dérive pour partie d'une vision

¹² LEVI, *op. cit.*, p. 4.

¹³ Levi développera cette idée dans *Tutto il miele è finito*, récit inspiré de ses voyages en Sardaigne et publié en 1964 : « Al visitatore affrettato, immerso in quelle presenze e distanze, può avvenire di sentirsi, o immaginarsi, quasi un frammento sconnesso, fra gli altri, di una vita in cui tempi straordinariamente lontani pare scorrono insieme » (Nuoro, Ilisso, 2003, p. 38). C'est bien au contact de la complexité de son environnement que le voyageur se trouve renvoyé à sa dimension d'élément étranger, incapable d'être assimilé durablement à l'ensemble dont il fait provisoirement partie.

¹⁴ TODOROV, *Nous et les autres*, Paris, Seuil, 1989, p. 118.

¹⁵ PIOVENE, *op. cit.*, p. 655.

Métamorphoses du voyageur chez C. Levi, G. Piovene et A. Savinio

préconstruite de la région, façonnée par les représentations littéraires héritées du passé¹⁶, mais aussi par des préjugés et des lieux communs historiquement attachés au *Mezzogiorno*. *Penser à pied* reviendra donc pour Levi, Savinio et Piovene à concevoir le Sud de façon autonome, quitte à se détacher violemment de l'ensemble de ces *topoi* caricaturaux. C'est notamment chez Guido Piovene que s'exprimera le plus nettement cette démarche iconoclaste :

Ci accostiamo a Napoli senza il minimo sforzo di imporre il colore napoletano ai napoletani stessi. Uno di essi mi fornisce un elenco di mestieri strani, che perdurano ancora : e nascono, in gran parte, dalla inimitabile vita consorziata del popolino. Li ho scritti, e poi li ho cancellati. È ancora il caso, per chi voglia dare un'immagine della Napoli d'oggi, parlare [...] dei *guappi*, dei burattinai, dei lettori di versi che risvegliano i vicoli recitando Dante, o Leopardi, dei funerali fastosi di povera gente su carri intitolati al nome dell'uomo più illustre che portarono in cimitero [...] ?¹⁷

Renonçant à une description encyclopédique des innombrables métiers caractéristiques de la Naples populaire qui abondent dans l'œuvre d'un Giuseppe Marotta¹⁸, Piovene prend volontairement le contrepied d'une optique qui réduirait sa visite de la cité parthénopéenne à une succession d'instantanés figés. Plus qu'un refus du pittoresque, le positionnement de l'auteur du *Viaggio in Italia* laisse entrevoir une volonté de dissocier la Naples d'après-guerre d'un catalogue de lieux désuets, d'« imagini troppo

¹⁶ « Quando i piemontesi scesero al Sud avevano in testa le rappresentazioni settecentesche », a écrit Gabriella Gribaudi au sujet de cette connaissance artificielle du Sud qu'a brutalement mise au jour le *Risorgimento* (« Contro gli stereotipi », in FOFI (dir.), *Narrare il Sud*, Napoli, Guida, 2003, p. 74). Difficile pour autant de dire dans quelle mesure cette mémoire conditionne la perception des auteurs : Levi fera référence aux « letterati estetizzati » (*op. cit.*, p. 122), sans plus de précision. Savinio, pour sa part, attaquera féroce­ment les tenants d'un esthétisme superficiel : « Sostituire al nome naturale un nome più vistoso e squillante è la formula dell'estetismo. [...] Gli esteti non si preoccupano di migliorare la sostanza delle cose, ma soltanto di abbellire, a modo loro, l'apparenza [...]. Dietro la maschera, la sostanza vera marcisce » (*op. cit.*, p. 50-51). C'est bien là encore la connaissance superficielle du réel qui se trouve critiquée.

¹⁷ PIOVENE, *op. cit.*, p. 428.

¹⁸ *L'oro di Napoli*, Milano, Bompiani, 1947 (réédition : Milano, BUR, 2009) ; *San Gennaro non dice mai no*, Milano, Longanesi, 1948 (réédition : Cava dei Tirreni, Avagliano, 2011).

precise, per così dire litografiche, del costume napoletano »¹⁹. Reste que s'il ambitionne de substituer à la fixité de la connaissance prédéfinie une vision en prise directe avec la singularité de son objet, Piovene reste toutefois conscient des limites de sa propre démarche. Face à « l'argomento senza fine »²⁰ que constitue l'ancienne capitale des Bourbons, se débarrasser des grilles de lecture préconçues ne suffit pas à fournir une connaissance approfondie. « Non si può vedere tutto », résumera lucidement l'écrivain en préambule de son voyage, attestant par cette formule l'ambition modeste d'un voyage qui entend concevoir le Sud à hauteur d'homme mais de l'intérieur, sans pour autant le survoler²¹.

À mesure qu'apparaissent les frontières réelles du *Mezzogiorno* vont donc progressivement se redessiner celles d'un voyageur contraint d'opérer une appréhension critique et dynamique du réel s'il souhaite échapper à l'aporie qui menace l'ensemble de sa démarche. « La mia opinione si è formata strada facendo »²², déclarera Piovene, illustrant par là l'idéal d'une connaissance capable de renoncer à la rigidité des schémas préconçus pour tendre vers la singularité de son objet et non plus son apparence immédiate. À rebours de la figure du touriste, « visiteur pressé qui préfère les monuments aux êtres humains »²³, une interaction avec l'environnement va s'avérer nécessaire de façon à percer l'opacité d'un univers qui ne laissait voir jusqu'ici qu'une transparence trompeuse. Avec, à la clé, pour le voyageur déjà troublé dans ses repères, une véritable conversion.

Changements d'échelle

Une fois entrevu dans la pluralité de ses dimensions, l'espace méridional, révélé dans sa complexité, va mécaniquement conduire le sujet à engager un rapport transitif avec lui. Au sentiment d'un hiatus

¹⁹ PIOVENE, *op. cit.*, p. 427.

²⁰ *Ibid.*

²¹ *Ibid.*, p. 7. On rapprochera cette phrase de celle du roman de Jean Giono *Un roi sans divertissement*, paru dans l'après-guerre (Paris, Gallimard, 1947) : « On ne voit jamais les choses en plein » (« Folio », 1972, p. 103). Du récit de voyage au roman, une même conscience des limites de l'être humain face à la complexité impénétrable du réel s'exprime.

²² PIOVENE, *op. cit.*, p. 8.

²³ TODOROV, *op. cit.*, p. 453.

Métamorphoses du voyageur chez C. Levi, G. Piovene et A. Savinio

infranchissable va désormais se substituer la porosité de la frontière, lieu de transition par excellence²⁴. Signe du dépassement de cette opposition frontale, le voyageur va se montrer perméable à la conversion qu'exige l'appréhension de l'espace. « Qualcosa di profondo avvenne in me, come se avessi traversato una ineffabile soglia »²⁵, déclarera Savinio en apercevant le Stromboli à son arrivée en Calabre. Illustration du franchissement d'une frontière symbolique entre le connu et l'inconnu (le volcan fait ici figure de Colonnes d'Hercule), cette phrase suggère également la transformation cruciale qui s'opère intimement chez le sujet. C'est en effet à partir de cette sensation de désorientation²⁶ que naîtra l'impératif d'une véritable conversion, parfois facilitée par l'action d'un médium. C'est notamment le cas de Carlo Levi évoquant les philtres magiques des paysannes du village de Gagliano :

Forse mi hanno, in qualche modo misterioso, aiutato a penetrare in quel mondo chiuso, velato di veli neri, sanguigno e terrestre, nell'altro mondo dei contadini, dove non si entra senza una chiave di magia.²⁷

L'auteur de *Cristo...* distingue dès son arrivée au village la coexistence de deux plans de réalité parallèles au sein de son environnement : le monde rationnel qui est à la fois le sien et celui des élites du village, mais aussi ce qui en constitue l'envers (l'univers surnaturel qu'il sera contraint d'appréhender pour dépasser sa propre condition d'étranger). L'altérité reste opaque mais cesse d'être une source d'inquiétude. La voilà devenue un mystère, un élément à la fois indéterminé et fascinant appelant une définition, laquelle ne sera cependant possible qu'à la seule condition, pour Levi, de faire corps avec un monde aux antipodes de celui qu'il avait connu jusqu'alors. À la temporalité uniforme du *confino*, « quell'apatito fluire dei giorni »²⁸, viendra alors se greffer celle du voyage symbolique que mènera Levi au sein de cet univers magique (celui-ci culminera avec son

²⁴ Voir CASSANO, *op. cit.*, p. 51-65.

²⁵ SAVINIO, *op. cit.*, p. 27.

²⁶ Chez Savinio, celle-ci se trouve articulée à une idée d'opacité : « Come se mi fossi affacciato a una stanza buia e sconosciuta » (*ibid.*). Une *mise en lumière* va dès lors s'avérer nécessaire.

²⁷ LEVI, *op. cit.*, p. 18.

²⁸ *Ibid.*, p. 217.

initiation aux formules magiques par sa gouvernante Giulia²⁹), sans pour autant créer de contradiction avec ses propres principes scientifiques :

Io rispettavo gli abracadabra, ne onoravo l'antichità e l'oscura, misteriosa semplicità, preferivo essere loro alleato che loro nemico, e i contadini me ne erano grati, e forse ne traevano davvero vantaggio.³⁰

On remarquera que Levi ne formule aucun jugement quant au pouvoir réel de ces pratiques magiques. Il préfère en effet adopter une position médiane, une forme de neutralité qui lui permet de réunir au sein d'un même cadre (celui de son récit) des réalités *a priori* inconciliables mais qui procèdent dans les faits de la double nature du monde paysan où, pour prendre une formule de Savinio, « uomo e animale, uomo e pianta, uomo e natura sono più vicini »³¹. À ce titre le récit lévien illustre à plusieurs reprises cette ambiguïté fondamentale, comme lorsqu'il évoque le cas d'une femme née d'une vache :

Ci sono a Gagliano molti esseri strani, che partecipano di una doppia natura. Una donna, una contadina di mezza età, maritata e con figli, e che non mostrava, a vederla, nulla di particolare, era figlia di una vacca. [...] Nessun trovava, in questa doppia natura [...] nessuna contraddizione ; e la contadina, che anch'io conoscevo, viveva, placida e tranquilla come le sue madri, con la sua eredità animalesca.³²

Relatée non sans une pointe d'humour, l'anecdote de la femme-vache ne dénote cependant aucune moquerie, ni même la moindre incrédulité. À l'instar de Savinio évoquant l'histoire d'une femme

²⁹ « Dovresti fare lo stregone ; ormai sai curare anche alla nostra maniera » (*ibid.*, p. 212). L'articulation de la médecine rationnelle et des pratiques magiques est tout à fait éloquente : elle semble montrer qu'une coexistence harmonieuse est possible, même entre deux mondes aussi contraires.

³⁰ *Ibid.*, p. 210.

³¹ SAVINIO, *op. cit.*, p. 43. Pour Savinio, il est cependant indispensable de prendre en compte l'influence sur les hommes de la culture dominante où ils vivent, celle du monde rural, au sud, et du monde industriel, au nord : « Nel sud trovo uomini vicini ai ruminanti ; nel nord trovo uomini vicini al torno, alla fresa, alla cinghia di trasmissione. »

³² LEVI, *op. cit.*, p. 98-99. L'histoire de cette femme née d'une vache est par ailleurs mise en regard de nombreux phénomènes de lycanthropie (p. 99), qui accentuent cette confusion de l'humanité et de l'animalité.

Métamorphoses du voyageur chez C. Levi, G. Piovene et A. Savinio

transformée pour quelques jours en homme³³, Levi se contente d'instaurer un effet de brouillage dans la narration, quitte à la faire basculer dans une atmosphère de légende populaire. S'il marque une forme de distance, c'est vis-à-vis d'une lecture drastiquement rationnelle de la réalité, incapable de concevoir de telles oppositions de contraires, de telles dissonances. Or c'est à travers la mention de ces généalogies ambiguës que se dessine progressivement le rapport qu'entretient le monde méridional traditionnel avec le réel. Partagé entre un endroit rationnel et un envers surnaturel, cet univers tire sa singularité de ce que Levi appelle la *compresenza*, une tendance spontanée au syncrétisme, à la fusion harmonieuse d'éléments hétérogènes³⁴.

Particulièrement marquée sur le plan temporel, cette *compresenza* va avoir pour effet de dissoudre le présent, figé dans la circularité d'une « *monotonia solitaria* » (qui est à la fois celle du *confino* mais aussi celle de la vie villageoise³⁵), pour le plonger dans une forme de suspension qui dépasse la simple *lenteur* pour se fondre dans l'éternité. Levi va intimement ressentir cette vaporisation du temps mécanique, celui de l'Histoire, lors de la nuit du 31 décembre 1935 au 1^{er} janvier 1936 :

Arrivammo alla fine dell'anno. [...] Ero solo, nella mia cucina, davanti a un fuoco che sfriggeva e soffiava e cigolava, mentre fuori urlava la tempesta di vento e di neve. [...] Il mio orologio si era fermato, e nessun rintocco di fuori poteva giungermi e indicarmi il passare del tempo, dove il tempo non scorre. Così finì, in un momento indeterminato, l'anno 1935, quest'anno fastidioso, pieno di noia legittima, e cominciò il 1936, identico

³³ Le récit de cet événement censément intervenu en 1938 est évoqué dans *op. cit.*, p. 61-65.

³⁴ Le terme de *compresenza* apparaît dans *Tutto il miele è finito* (*cit.*, p. 33). Le syncrétisme n'est toutefois pas l'apanage de la Lucanie rurale. Pour Bruno Arpaia, celui-ci est au fondement de toute la culture méridionale : « Abbiamo una cultura sincretica, meticcica, che affonda le radici più recenti nella tradizione ispanica, nel barocco spagnolo. Siamo un calderone in cui è difficile distinguere ciò che è greco da ciò che è romano, gli elementi normanni, svevi, angioini, aragonesi, da quelli strettamente spagnoli, austriaci, francesi, tedeschi, americani » (« Esperienza e memoria », in FOFI, *op. cit.*, p. 25).

³⁵ L'extrait suivant donne une illustration tout à fait éloquente de cette uniformité : « Era il crepuscolo, nel cielo volavano i corvi, e nella piazza arrivavano per la conversazione serale i signori del paese. Essi passeggiano qui ogni sera, si fermano a sedere sul muretto, e, voltando la schiena all'ultimo sole, aspettano il fresco accendendo le loro sigarette economiche. Dall'altra parte, addossati alle case, stanno i contadini, tornati dai campi, e non si sentono le loro voci » (LEVI, *op. cit.*, p. 8).

al precedente, e a tutti quelli che sono venuti prima, e che verranno poi, nel loro indifferente corso disumano.³⁶

Alenti, aplani, le temps méridional devient le symbole d'un isolement qui n'est pas seulement celui du *confinato*. Il est également celui de ce microcosme vivant dans les « eterne nebbie del *crai* »³⁷, c'est-à-dire enfermé dans une impasse historique, sans autre perspective que celle donnée par le mythe, seul garant pour ce monde rural d'une forme de cohérence³⁸. En ce sens, l'idéalisation du brigandage et de ses figures légendaires, Ninco Nanco ou Maria 'a Pastora, témoignent du désir d'autonomie de ce monde rural vis-à-vis des forces menaçantes qui pèsent sur elle. Celles d'une histoire qui a conduit à sa marginalisation mais également celle de la puissance étatique, qu'il s'agisse de celle du Royaume d'Italie ou du régime fasciste :

Col passare del tempo, quelle gesta [...] sono entrate nel discorso quotidiano, con la stessa naturalezza degli animali e degli spiriti, sono cresciute nella leggenda e hanno assunto la verità certa del mito. [...] È il fondo della loro vita, è il fondo poetico della loro fantasia, è la loro cupa, disperata, nera epopea.³⁹

Dans l'appréhension de la *compresenza* temporelle va donc progressivement se révéler une interpolation lourde de signification entre un passé sublimé et un présent sans espoir. Qu'il s'agisse de cet arrière-plan mythique ou de la double nature surnaturelle, l'appréhension du monde méridional va mettre le sujet en contact d'un véritable *unicum* dont le visage actuel reflète une tragédie vieille de plusieurs siècles. « Sul filo della leggenda si arriva alla verità »⁴⁰ : bien qu'anachronique, la permanence de ces différents éléments témoigne de leur influence encore forte sur le

³⁶ *Ibid.*, p. 182. Parmi les nombreuses études du temps dans *Cristo...*, mentionnons notamment ANGELINI, « "I tramonti duravano ore e ore" », in DE DONATO (dir.), *Verso i Sud del mondo*, Roma, Donzelli, 2003, p. 83-87 ; FABRE, Daniel, « Carlo Levi au pays du temps », in *L'Homme*, XXX, n°114, EHESS, avril-juin 1990, p. 50-74.

³⁷ *Ibid.*, p. 185.

³⁸ Sur la capacité du mythe à donner « signification et valeur à l'existence », nous renvoyons à l'ouvrage de Mircea Eliade, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, « Folio », 1963, p. 12.

³⁹ LEVI, *op. cit.*, p. 121-122.

⁴⁰ PIOVENE, *op. cit.*, p. 480.

Métamorphoses du voyageur chez C. Levi, G. Piovene et A. Savinio

fonctionnement du monde méridional tout en révélant au sujet l'urgence historique que constitue ce territoire. Publiés dans l'après-guerre, à l'heure de profonds changements pour une Italie à peine remise de la guerre et du fascisme, les ouvrages de Levi, Piovene et Savinio vont donc conduire leurs auteurs à se faire le médium des aspirations parfois contradictoires de ce *Mezzogiorno*, à accompagner les transformations d'un monde au tournant de son histoire.

Laisser mûrir

De l'altérité à la familiarité, le mouvement global de l'exploration du *Mezzogiorno* démontre à chaque instant la connotation herméneutique et éthique forte de l'*intimité* venue se développer entre le voyageur et son environnement. *Penser à pied* n'est pas le propre du touriste superficiel, mais bien celui de « l'investigatore segreto »⁴¹, dont la curiosité demeure en permanence contrebalancée par une volonté analytique. Plus qu'aux apparences et aux frontières, lesquelles ne font que mettre en scène l'extériorité du voyageur, c'est au *cœur* de son objet, dissimulé au regard commun, que celui-ci s'intéresse. Dans cette « *innovazione dello sguardo* »⁴² semblent même se dessiner les bases sur lesquelles se fonderont les expériences anthropologiques menées par un Ernesto De Martino, encore que ces auteurs du Nord cherchent avant tout à fonder un rapport d'égalité et d'horizontalité avec le *Mezzogiorno*. Il s'agit en effet là d'un attachement profond à l'image du sentiment qu'éprouve Levi pour son ancienne terre d'exil, « *quella [sua] terra senza conforto e dolcezza* »⁴³. Savinio parlera quant à lui d'amour, pris au sens d'une vision critique du réel.

Che è amore ?

È la messa in presa del nostro “più profondo” col “più profondo” altrui.
[...] Di tutto che in noi è meno truccato per la bella figura della superficie.
Di tutto che in noi è più segreto, più brutto, più vergognoso, più
inconfessabile. [...]

⁴¹ SAVINIO, *op. cit.*, p. 61.

⁴² CASSANO, *Tre modi di vedere il Sud*, Bologna, Il Mulino, 2009, p. 79.

⁴³ LEVI, *op. cit.*, p. 3.

M. LESAGE

Che me ne faccio della “facciata” ? Napoli io andai a cercarla non in ciò che essa mostra a tutti, ma nei suoi segreti, nelle sue vergogne, in ciò che essa vuol nascondere. E così altre città. Così uomini e cose. [...] L’indifferente è da temere, non colui che cerca di vedervi dentro.⁴⁴

Revenant *a posteriori* sur un article critique écrit sur la ville de Naples plusieurs années avant son voyage en Sardaigne, Savinio justifie ici la nécessité d’une appréhension synoptique, à rebours des lieux communs. De cet idéal d’une représentation dynamique, quitte à être dérangeante, Piovene se fait lui aussi l’écho. Évoquant le cas napolitain, l’auteur du *Viaggio in Italia* synthétise le problème de la façon suivante :

Accarezzare il carattere napoletano, adularlo, farsene un mito ; oppure introdurre in esso elementi trasformativi, i quali toglieranno a Napoli molto del suo carattere di città speciale, assimilandola alla norma europea ; ecco il motivo di contrasto tra i napoletani stessi ; ma quasi tutti [...] mi sembrano ondegianti tra l’autocritica e l’autoincanto.⁴⁵

Dans les hésitations des Napolitains (par ailleurs illustrées et disséquées par la jeune génération d’écrivains où figurent Anna Maria Ortese et Raffaele La Capria⁴⁶) semblent se refléter les interrogations de Piovene lui-même. Constat des transformations irréversibles nées sous l’impulsion du miracle économique, son *Viaggio in Italia* représente le Sud à un tournant de son histoire, à l’heure où la civilisation traditionnelle magnifiée par Levi cède le pas à la modernité sous l’impulsion des plans de développement initiés par l’État :

Nel libro ho dato poco spazio al « colore meridionale ». La civiltà delle bonifiche, della Riforma agraria, delle industrie, delle case igieniche, lo abolirà rapidamente. [...] Se ne va il colore del Sud, un certo paradigma di civiltà poetica, una filosofia, un rituale di credenze e di usanze che pareva immutabile : il Sud pagano, semimagico ; quello su cui insistono tanto i fanatici del folklore, senza accorgersi che, più interessante dei residui, è il ritmo della sua abolizione.⁴⁷

⁴⁴ SAVINIO, *op. cit.*, p. 72-74.

⁴⁵ PIOVENE, *op. cit.*, p. 440.

⁴⁶ ORTESE, *Il mare non bagna Napoli*, Milano, Adelphi, 1994 [1953] ; LA CAPRIA, *Ferito a morte*, Milano, Mondadori, 1998 [1961].

⁴⁷ PIOVENE, *op. cit.*, p. 858.

Métamorphoses du voyageur chez C. Levi, G. Piovene et A. Savinio

Dans les incertitudes sous-jacentes à la réflexion de Piovene, c'est bien le déséquilibre permanent du voyageur *pensant à pied* qui semble ici se faire entendre. Faut-il résister à ce changement, l'accompagner ou tout simplement l'observer d'un œil critique ? En se faisant le chantre de la dimension universelle de la civilisation lucanienne, l'œuvre de Carlo Levi semble apporter une réponse au questionnement de Piovene. Sans valoriser l'inertie et l'immobilisme, contrairement à ce qu'ont pu avancer certains critiques d'après-guerre⁴⁸, *Cristo si è fermato a Eboli* pose d'une certaine manière les jalons des concepts d'un *pensiero meridiano* en faisant du Sud l'observatoire critique de la modernité et de la « velocizzazione » qu'elle entraîne⁴⁹. Plutôt que de déboucher sur une « conversione forzata »⁵⁰ à la modernité, les transformations de l'après-guerre doivent conduire la « forza storica potenziale »⁵¹ que constituent dans leur ensemble les hommes et les femmes du Sud à s'exprimer. Regarder mûrir ce monde « nascosto come il germoglio sotto la scorza dell'albero »⁵² : telle est la mission idéale de ces nouveaux voyageurs.

*

« Molte cose cadono, quando si viaggia ; certezze, valori, sentimenti, aspettative che si perdono per strada – la strada è una dura, ma buona maestra »⁵³. À l'image de Carlo Levi revenu métamorphosé de son expérience en Lucanie, la découverte du *Mezzogiorno* constitue pour les auteurs du Nord le lieu d'une expérience hors du commun. En les amenant à

⁴⁸ Simplisme, paternalisme, valorisation fallacieuse du sous-développement : les accusations portées par Mario Alicata contre l'œuvre de Levi sont d'une sévérité extrême. Renvoyé à une forme de connaissance superficielle et déshistoricisée, *Cristo...* se voit nier toute influence positive sur la perception du Sud (ALICATA, « Il meridionalismo non si può fermare a Eboli », in *Scritti letterari*, Milano, Il Saggiatore, 1968, p. 310-326).

⁴⁹ CASSANO, *op. cit.*, p. xvii. Pour Gigliola De Donato, un principe de fond régit l'écriture lévienne : « la negazione del *progresso* come portato dalla civiltà moderna e industriale, con i suoi meccanismi repressivi e la sua alienazione, le sue istituzioni e i suoi schemi, e soprattutto con i guasti operati nella coscienza dell'uomo contemporaneo » (*Saggio su Carlo Levi*, Bari, De Donato, 1974, p. 82).

⁵⁰ GOFFREDO, *Cadmos cerca Europa*, Torino, Bollati Boringhieri, 2000, p. 9.

⁵¹ Formule d'Italo Calvino, cit. in LEVI, *op. cit.*, p. xi.

⁵² *Ibid.*, p. xviii.

⁵³ MAGRIS, *op. cit.*, p. xv.

redéfinir les frontières de leur propre monde, cette épreuve du Sud fera d'eux les porte-parole d'un monde en transformation. « Chi viaggia è spettatore, non è coinvolto a fondo nella realtà che attraversa », ajoute cependant Claudio Magris. C'est parce que nul voyageur ne saurait échapper à sa dimension transitoire que les œuvres de Levi, Savinio et Piovene retrouveront dans l'écriture le temps lent de la découverte des êtres et des espaces, en dépit des bouleversements qui métamorphoseront le Sud d'après-guerre. « Viaggiare oggi nel Sud è un'esperienza irripetibile », écrira Piovene⁵⁴, conscient que tout récit de voyage n'est qu'un instantané fragile du réel. L'œil du voyageur n'est pourtant ni celui du romancier, ni celui de l'historien : il est celui d'un être qui tient à la fois du pèlerin et du « nullatenente »⁵⁵, qui *pense à pied* l'espace et le temps pour n'en ramener que la mémoire.

Marc LESAGE

Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3

⁵⁴ PIOVENE, *op. cit.*, p. 856.

⁵⁵ BENFANTE, « C'era una volta », in FOFI, *op. cit.*, p. 16.